

ROBERT
COLONNA D'ISTRIA

La Maison

roman

ACTES SUD

Pour Margaux, Louis, Rose, Anouk, Juliette, Inès, Orso – par ordre d'apparition cet été-là à Ajaccio – qui ont ensoleillé les semaines pendant lesquelles, quand je ne jouais pas avec eux, je racontais l'histoire de cette Maison.

Restaurer une demeure ou construire une maison est absolument la même chose qu'étudier ou écrire.

LI YU (1611-1679)
cité par Jacques Dars dans
Les Carnets secrets de Li Yu.

I

Aller à sa maison – plus exactement sur le terrain où serait sa maison –, c'était, pour J, se rendre à un rendez-vous amoureux. À un colloque qui allait la combler, la réjouir, comme chaque fois la surprendre avec ce qu'elle désirait.

Se rendre sur l'île était une petite expédition. Il fallait d'abord deux heures de route – en admettant qu'au sortir de la ville des embouteillages ne gênent pas la circulation et qu'au large d'autres villes, qu'il fallait contourner, il n'y ait pas non plus de ralentissements. Des bretelles périurbaines pour quitter l'agglomération, puis de longues autoroutes, larges, au milieu d'interminables forêts sauvages. Puis une autre ville, minuscule, tapie au fond d'une baie, dont il fallait s'approcher par des routes ordinaires. Cette ville n'avait aucun intérêt, J n'en connaissait que le port, point de départ pour l'île.

Là, après avoir garé sa voiture sur un grand parking, il fallait attendre le départ du bateau. Ambiance toujours bon enfant, familière, qui était déjà l'ambiance de l'île, augmentée de l'excitation du voyage. Il fallait faire la queue – parfois sous la pluie, en plein vent, dans le froid, parfois la nuit n'avait pas encore disparu, il gelait –, il fallait faire la queue pour se

procurer des billets. Puis transporter ses bagages près du bateau. À cette fin, la compagnie mettait à la disposition des voyageurs de grandes brouettes. C'était fou, ce qu'on emportait quand on allait passer quelques jours sur l'île, ce dont on imaginait avoir besoin – et dont on avait besoin vraiment. Tout passait par là, par ce minuscule ferry qui, quatre fois dans la journée – ou seulement quatre fois par semaine, en saison creuse –, faisait des rotations entre l'île et le continent. Paquets, colis, meubles, valises, sacs de nourriture : les brouettes débordaient d'amoncellements branlants, que les passagers déposaient au bord du quai, où le ferry allait s'amarrer, ou bien dans la cale, si le navire était déjà là. Des voyageurs allaient prendre un café, ou une collation, pour tromper leur attente. D'autres flânaient sur les quais. Odeur de mer, de varech. Cris des mouettes. Des chalutiers se balançaient amarrés à des estacades noircies par l'humidité. Beaucoup de ces bateaux de pêche portaient des noms de femmes, ou des noms d'îles lointaines : toujours des rêves. J ne détestait pas leur odeur de vieux poisson.

Puis on montait sur le navire, en entrant par le garage, avec l'impression, sitôt le pied posé sur le métal, d'accéder à un autre monde, celui de la mer, qui n'avait plus rien à voir avec le continent. Monde rude, salé, instable, dominé par le bruit du moteur et les relents de mazout. Monde de l'aventure. Là, s'il faisait beau, on s'installait dehors, sur les ponts, fouetté par le bon air, brûlé par le soleil. À peu de frais on pouvait se rêver arpenteur d'océans, découvreur d'îles inconnues. Si le temps était frais, s'il pleuvait, on voyageait dans un entrepont au plafond bas, pareil à une salle de cinéma un peu triste, mal éclairé

par des hublots salis par les embruns. Sur leurs sièges, les voyageurs souvent somnolaient pour se reposer d'avoir dû se lever tôt et d'avoir roulé longtemps. À bord, pendant la traversée, J aimait commander des cocktails – Bloody Mary, Alexandra : la griserie de l'alcool, ajoutée à celle de se rendre sur l'île, accentuait la rupture avec le continent.

Pour J, la traversée était toujours une joie. Une promesse. Elle l'espérait, pendant des mois, l'attendait pendant les jours qui la précédaient. Elle y pensait, en prévoyait les détails, l'imaginait. Après l'attente, le trajet lui-même, ritualisé, paraissait léger. J était amoureuse de sa maison. De l'idée de sa maison. De ce qui serait l'illustration de son idéal de maison et de vie. Elle était amoureuse du terrain où elle serait construite. De la vue. De l'île qu'elle avait élue. Tous ses efforts pour atteindre cet endroit, ce rêve, la rendaient heureuse.

Le port de l'île n'avait guère de charme : un ponton et quelques hangars, abrités de la houle et des tempêtes. J y voyait la porte d'un autre monde, pur, fait de calme, de lenteur. Elle y débarquait pour la centième, la millième fois, mais continuait d'apprécier ce qui frappait le voyageur le découvrant : tout y était plus petit que sur le continent, comme amical. Presque pas de voitures automobiles, pas de motos, peu de bruits de moteur. L'île, d'emblée, paraissait le siège d'une vie simple et saine, facile, où le bonheur semblait chose très ordinaire.

De l'agglomération du port – des maisons fleuries un peu partout, et un garage où entre deux séjours J laissait une voiture – une étroite route goudronnée partait vers le sud. Au milieu poussaient des touffes

d'herbe. Après quelques kilomètres, le revêtement s'effaçait, puis le chemin devenait terreux, boueux à l'occasion, entre des prés détremvés, souvent crevassés. La maison se méritait : le trajet pour l'atteindre faisait son prix. Qu'aurait-elle valu s'il avait suffi, pour s'y rendre, d'un claquement de doigts ?

Sa position, aussi, lui donnait de la valeur : en haut d'une falaise, face à la mer, dans le Sud de l'île, en son point le plus ensoleillé. Le terrain était dégagé, limité par des murets en pierre sèche. En contrebas, vers la mer, une végétation sauvage d'arbustes, de ronces et d'ajoncs. À quelques dizaines de mètres de la maison, à l'autre extrémité de la falaise, un phare blanc, puis d'autres maisons, à l'intérieur des terres, également blanches, des fermes, des résidences, occupées par des insulaires ou par des vacanciers. Toujours un horizon immense. Une lumière arrêtée par rien. Toujours, limpides ou sombres, animées de nuages incroyablement mobiles, toujours des ciels miraculeux.

*

Jusque-là, J avait eu une vie insouciant, légère. Vie laborieuse, sérieuse, sur tous les plans rangée. Sur le chemin que la vie lui avait tracé, elle avait poussé son petit caillou, bravement, et avait été récompensée ; dans tous les domaines, elle avait surmonté les obstacles rencontrés. La vie avait été bienveillante avec elle. Son existence n'avait rien eu d'exceptionnel, n'avait pas manqué de mille incidents, mais avait été paisible.

Puis un jour, l'idée de l'île avait envahi son esprit. Fi de la bonne situation professionnelle, fi de son installation confortable en ville, fi de son fils – unique,

qui réussissait brillamment –, fi de son compagnon, solide, aimant, fiable, avec qui elle coulait des jours rassurants. Fi de tout ce qui lui procurait calme et tranquillité, sécurité, paix. Elle s'était mise à désirer une maison sur l'île.

Il faut dire que l'île, pour elle, était le siège de ses plus beaux souvenirs d'enfance. Jeune, sa mère avait découvert ce paradis et s'y était procuré une belle maison, devenue maison de famille, vaste, rassurante, accueillante, prolongée par une terrasse et un jardin fleuri, toujours vert. Sur l'île, J avait connu des étés délicieux. D'entières saisons de farniente et de pêche aux coquillages, de rêverie, de jeux de ballon avec d'autres enfants, de promenades dans l'île avec son frère, avec sa mère. À pied, à vélo. C'était là, dans l'île, qu'elle avait formé sa sensibilité, qu'étaient apparus ses premiers désirs. Là où elle avait le mieux, le plus parfaitement rêvé. Où elle avait noué avec d'autres familles, comme la sienne habituées de l'île, des relations indéfectibles, consolidées à travers les générations. Des gens qui constituaient une deuxième famille en quelque sorte, encore plus présente et unie que la sienne.

Donc J, à son tour, avait voulu une maison sur l'île. À la mort de sa maman, son frère – unique –, avait récupéré la demeure familiale – ce qui l'avait d'abord blessée, ce à quoi elle avait d'abord essayé de s'opposer, ce qui était vain, puis elle en avait admis l'idée, et s'était mis en tête de se procurer, pour elle, pour sa lignée, une maison de vacances qui deviendrait une maison de famille, où les enfants de son fils, après eux ses petits-enfants pourraient à leur tour se faire des souvenirs, forger leur sensibilité, faire provision de bonheur, de joie, de santé, d'équilibre et de

soleil pour le reste de leurs jours, comme elle-même avait accumulé promenades à travers prés, courses sur la plage, bols d'iode et impressions inoubliables.

Elle voulait s'affirmer devant sa maman – aujourd'hui disparue, mais dont la puissance tutélaire, rassurante, intimidante, mettrait sans doute des années à se dissiper complètement, si elle s'effaçait jamais. Elle désirait s'affirmer par rapport à son frère, qui avait endossé les habits du chef de famille, du mainteneur de l'esprit de famille, et continuait de faire vivre – sur un tempo brillant – la vénérable maison de sa mère. Elle avait envie de s'affirmer tout simplement elle-même, pour elle-même, envie de faire aussi bien que sa mère et que son frère mais, par-dessus tout, envie de donner à son idée de la vie, à ses rêves – à ses désirs – une forme concrète.

L'envie d'une maison n'était pas un caprice. C'était une pulsion extraordinairement puissante, animée par le désir de donner au reste de ses jours la même allure idéale, radieuse, que celle des mois et années de vacances passés sur l'île. La maison qu'elle avait choisi de construire était la réponse à son désir d'une vie parfaite, paisible, ouverte, libre, d'une vie ensoleillée, généreuse. D'une vie d'enfant. Désir d'autant plus fort, impérieux, qu'elle avait eu le sentiment, après la mort de sa mère, quand son frère avait récupéré sa maison, d'avoir été frustrée de cet ancrage familial rassurant.

Au fil des mois, sa décision s'était imposée de manière autoritaire, était devenue l'âme de sa vie. Comme si elle s'était elle-même condamnée à donner corps à ce rêve. Condamnée à réaliser ses désirs. Condamnation certes volontaire, mais à perpétuité.

Sur l'île, trouver un terrain constructible était désormais impossible. Le territoire entier était protégé, pour une partie érigé en réserve naturelle, pour une autre portion, exposé aux tempêtes et à la montée des eaux, il était inconstructible pour des raisons de sécurité. La seule solution pour y obtenir une maison, était d'en acheter une, à la rigueur de la transformer, pour l'adapter à son goût. J s'était rabattue sur cette solution.

Elle avait parlé de son intention à ses amis, avait lancé sur cette piste tous les insulaires de ses relations – ou des relations de sa maman –, avait consulté des agences immobilières, surveillé les annonces, s'était baladée, avait cherché, interrogé, fureté. Et passé des mois entiers à visiter toutes sortes de maisons : aucune ne convenait. Trop grande, trop petite, en trop mauvais état, mal située, trop près de celle de son frère, trop chère, trop loin de ses coins familiers, sans vue, trop humide, sans âme, bruyante, ennuyeuse. J n'était pas en quête d'une maison : elle cherchait le paradis sur l'île. Ses critères étaient impitoyables.

Finalement, dans le Sud de l'île, perchée en haut d'une falaise, en plein ciel, on lui avait présenté une antique mesure en bois, brinquebalante, beaucoup trop petite par rapport à ses besoins, mais jouissant d'un panorama extraordinaire : l'océan à perte de vue. Des oiseaux dans le ciel et dans les vagues des phoques – que, par distraction, jouant dans la houle, on aurait pu prendre pour des nageurs revêtus de combinaisons en néoprène.

La maison, autrefois, avait été la propriété d'un avocat, qui, de manière amicale et clandestine, pour lui rendre service, y avait logé un de ses clients, insoumis.

En protestation contre la politique du gouvernement, l'homme avait brûlé un drapeau, crime atroce – outrage aux symboles de l'État – qui lui avait valu d'avoir aux fesses toutes les polices du pays. Il vivait là, reclus, ne recevant personne, sortant le moins possible – en général en fin de journée, furtivement –, et passait son temps, quand il ne lisait pas, à contempler la mer, le ciel, à écouter les vagues, au pied de la propriété, à regarder passer les nuages. L'île plaisait beaucoup aux ornithologues amateurs. À la bonne saison, il en arrivait du continent en grand nombre, équipés d'imperméables et de jumelles, pour observer les grands voiliers, les oiseaux de passage, ou les petits habitants de la végétation basse. Il y avait aussi des ornithologues professionnels, qui effectuaient des comptages, des études très sérieuses, repéraient les oiseaux bagués. Un jour la maison avait été entourée par un grand nombre d'entre eux, équipés de lunettes si puissantes qu'on aurait pu les croire astronomiques : c'étaient des policiers déguisés, qui avaient localisé le rebelle, et venaient l'arrêter.

La maison avait été vendue, à une bonne œuvre – sa vocation était donc de rendre service –, et, quelques années plus tard, remise en vente. J'avais posé sa candidature – car sur l'île, on n'achetait pas un bien immobilier comme cela : il fallait montrer patte blanche, se faire admettre dans le club fermé des propriétaires de l'île. Son dossier avait été accepté, puis, à la dernière minute, un autre acquéreur avait surenchéri – ou présenté un dossier plus convaincant – et la maison lui était passée sous le nez. Cette maison n'était pas pour elle, s'était-elle consolée. Puis l'épouse du surenchérisseur, à qui il

voulait offrir la maisonnette, n'en avait pas voulu. Trop isolée, avait-elle estimé, trop petite, trop de travaux. Elle avait refusé le cadeau, et le surenchérisseur avait retiré son offre. J'avait eu la chance de pouvoir de nouveau marquer son intérêt pour la maison, et l'avait obtenue. Un signe du destin, s'était-elle dit. Un jugement du Ciel.

Depuis qu'elle l'avait rencontrée, J – inconsciemment – avait fait de cette maison le symbole de sa vie. Une maison à rénover, agrandir, repenser, rendre parfaitement moderne : quel beau programme. Elle avait entrevu, parce qu'elle en avait envie, qu'elle allait y mettre tout, son argent et ses rêves, son passé, son présent, l'avenir qui lui restait, elle avait compris qu'il lui faudrait tout y engager, son énergie et son espérance, s'y donner sans réserve, s'y condamner corps et âme.